

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La grande revue passée à Longchamps par le Maréchal-Président de la République a servi de prétexte à l'exhibition de fort élégantes toilettes.

Pas une élégante du grand monde ne manquait à l'appel, et nous avons pu constater de nouveau à quelle richesse, à quel luxe s'élève maintenant l'élégance féminine. De l'avis général même des hommes les moins frivoles, jamais les femmes n'ont été mieux habillées que maintenant; les corsages sont irréprochables de forme et moulent la taille dans la perfection, tandis que les tuniques sont drapées avec un goût fantaisiste incomparable. Ce n'est plus une seule tunique que portent maintenant les élégantes, mais deux ou trois superposées, très-longues devant et relevées artistement derrière, avec un gros nœud de faille en biais, véritable nœud de cravate. Ces tuniques ont beaucoup de genre en foulard surah écossais ou à carreaux de deux tons ou de deux nuances, bleu clair et bleu foncé, noir et blanc, gris et blanc, etc., etc.; on les porte sur jupons de faille ou de foulard croisé uni, de la même teinte dominante de l'écossais; afin de nous faire mieux comprendre de nos lectrices, nous allons décrire, le plus clairement possible, les plus jolies toilettes de ce genre remarquées à la revue.

Une toilette havane et blanc. La jupe de faille havane garnie de dix petits volants déchiquetés en feuilles de roses. Tunique composée de deux tabliers en foulard surah à carreaux de demi-grandeur havane et blanc, drapée très en arrière avec pans écharpe passés dans un large nœud de faille havane; cuirasse de faille havane et manches semblables à la tunique. Chapeau assorti à la toilette en paille marron, orné d'un foulard surah à carreaux havane et blanc et d'une guirlande de pavots rouges et jaunes retombant derrière sur la coiffure nattée, ornementée d'un petit nœud de faille havane.

D'autres toilettes gris-perle et bleu pâle, rose pâle et gris-argent, etc., etc., soit en écossais ou rayures à reflets changeants. Bref, le foulard joue un très-grand rôle dans la mode cette saison: c'est le tissu de prédilection des femmes élégantes. Malgré le prix un peu élevé de ces toilettes, car le foulard surah doit être en très-belle qualité, elles ont un côté économique en ce que ce tissu se nettoie facilement; c'est cette rai-

son supérieure qui le rend encore préférable en été aux poults de soie et aux taffetas.

Certaines toilettes composées de robes brodées de toutes nuances sur jupons de mêmes teintes ont été fort remarquées; quoique très-couteuses, ces broderies deviennent un peu vulgaires; il se pourrait même qu'elles fussent très-vite démodées, depuis surtout que les magasins de nouveautés en offrent à tous prix. Ce qui ne passera jamais de mode et sera toujours d'un joli effet, ce sont les robes de mousseline bouillonnées ou non et rayées d'entre-deux de valenciennes. Nous en avons vu de ravissantes sur transparent de faille bleu pâle et havane clair; le rose pâle est d'un moins heureux effet dans la journée que ces deux teintes. Les dessous paille conviennent aux brunes, mais il faut les réserver pour les toilettes de soirée; le paille et le rose sont vraiment par trop éclatants.

Au milieu de toutes ces toilettes claires, légères et vaporeuses, plusieurs costumés de dentelle constellée de perles de jais ou d'acier bleu éblouissaient au soleil et avaient le plus grand air du monde; le noir est toujours si seyant que toutes les femmes de goût ne sauraient se dispenser d'avoir au moins deux toilettes noires dans leur garde-robe, l'une de cachemire ou de sicilienne pour les temps sombres, et l'autre aussi élégante que possible comme toilette très-habillée. Les femmes économes adoptent le noir en hiver, mais elles sont bien forcées d'y renoncer en été,



P. N° 214. — CHAPEAU DE VILLE.

sinon complètement, du moins en partie, car les jupons de faille noire sont bien vite fanés par la poussière.

Rien ne vaut la batiste, la toile et l'oxford par les chaleurs; grâce à l'élégance des façons actuelles, on arrive à faire de ravissants costumes en ce genre. Les costumes d'oxford, qui sont presque généralement de deux tons, se composent d'un jupon garni de trois volants plissés, deux plissés en biais et celui du milieu en droit fil; deux tuniques avec rayures en travers, encadrées d'un volant plissé droit fil ou en biais (c'est une question de goût) et simplement nouées derrière; un corsage à basques plates, arrondies, ornées d'un même volant plissé; enfin, une pèlerine ajustée derrière. On peut remplacer les deux tuniques superposées par une polonaise ajustée ou bien une blouse sur laquelle on porte un petit paletot sans manche, demi-cintré derrière et flottant devant. Avec ce costume, il suffit d'un chapeau de paille, orné d'un foulard et d'une aile de côté, pour compléter l'ensemble d'un costume d'été simple et négligé du meilleur goût. La toile grise ou bleue ne peut être ornementée que de bandes de broderies anglaises ou de broderies faites à même l'étoffe. Avec la batiste claire, soit rose, bleue, mauve ou jaune, on fait des toilettes peu coûteuses d'un goût charmant, en les garnissant de petits volants plissés de mousseline blanche; nous les recommandons surtout aux jeunes filles comme étant d'un aspect simple, harmonieux et distingué pour les réceptions champêtres. La jupe un peu longue, en rose ou en bleu, doit être garnie de cinq ou six petits volants plissés de mousseline blanche montant jusqu'à mi-jupe; large écharpe encadrée de plissés, formant tunique et nouée derrière; corsage à basques avec plissé blanc s'ouvrant en châle et se continuant autour des basques et des manches.

Cette même disposition de volants plissés peut être adaptée aux robes de foulard de couleurs claires.

Signalons, en terminant, certaines tuniques ou polonaises composées d'entre-deux et de dentelles de laine noire et blanche, qui peuvent se porter indifféremment sur les jupes de faille noire ou de couleur. Elles sont d'une solidité à toute épreuve et obtiennent un grand succès.

LOUISE DE TAILLAG.

Description de la planche P. n° 214.

(Voy. page 325.)

Chapeau en paille anglaise noire, calotte haute et plate, bords légèrement relevés tout autour et tout à fait derrière. Un velours noir recouvre le bord à cheval, le dessous est orné d'un bouillonné en turquoise jaune. Un ruban de faille noire entoure la calotte et vient, par une réunion de boucles à bouts flottants, fermer une couronne composée de feuilles de vigne, de raisins et de roses jaunes, qui recouvre tout le devant de la calotte. Une barbe en dentelle noire, montée à plis doubles sous le bord relevé derrière, complète le chapeau, encadrant le visage, pour se nouer ensuite sous le menton.

Description de la planche coloriée n° 1151.

1. Toilette en faille pervenche de deux tons. Sur le devant de la jupe, petit volant avec bouillonné surmonté d'une tête. Cet ornement se répète deux fois. Le lé de côté forme des plis en biais. Tunique formant deux pointes sur le devant, garnies de larges biais sur lesquels sont posées des broderies de jais blanc. Corsage à basque entouré de broderies de jais, décolleté en carré et serré au cou par une grosse ruche chicorée. Manche avec trois biais de faille et revers tuyauté remontant; dentelle de jais et nœud. — Chapeau en paille de riz avec garniture de faille et de pervenches des deux tons de la toilette, touffe de plumes blanches de côté. — Ombrelle assortie. (Voy. pour le dos de cette toilette, notre gravure G. 431, page 330, et la description qui l'accompagne.)

2. Toilette en faille, nuance soufre et bleu-marine. (Voy. pour le devant, notre gravure G. 431, page 330, et la description qui l'accompagne.) Par derrière, un large volant soufre allant en diminuant sur

les côtés est surmonté d'un très-haut volant bleu avec tête coulissée posé aux trois quarts de la jupe. Deux larges pans de ceinture formant liens sont doublés de faille soufre. Le corsage est garni derrière de basques lailladées doublées de soufre. De chaque côté, entre les basques, petite pochette aumônière bleue et soufre. Manche en faille soufre garnie de revers entonnoir, l'un montant, l'autre descendant, séparés par une cordelière soufre. — Chapeau en paille d'Italie avec garniture de faille noire et guirlande de fleurs des champs.

UN JOUR DE REVUE

A la revue de Longchamps, l'autre dimanche, on a pu voir le Paris aristocratique à son poste et les tribunes du champ de courses aussi brillamment garnies qu'au jour du Grand prix. Il y avait moins de foule, mais plus d'élite parmi les spectatrices, et le salon le plus difficile se fût honoré de l'assistance qui emplissait l'enceinte du pesage.

Dans la tribune de la maréchale de Mac-Mahon, — en robe de faille vert d'eau, avec tunique de batiste ananas brodée et relevée par une écharpe à plissé frangé; chapeau de paille orné d'une garniture de même nuance que la robe, — se trouvaient la comtesse Marie de Moltke, la duchesse Decazes en toilette de grenadine noire garnie de dentelles de Chantilly, mesdemoiselles de Mac-Mahon et de Montagu, toutes deux portant un charmant chapeau *Elisabeth* enguirlandé de roses de plusieurs tons; enfin la comtesse d'Harcourt. Dans les autres tribunes, on remarquait la reine Isabelle d'Espagne en robe de faille grise et châle de dentelle noire, la comtesse de Paris en toilette très-simple de foulard pensée très-foncé, avec garniture de valenciennes, puis la princesse de Sagan en toilette de demi-deuil, la baronne Alphonse de Rothschild, la baronne de Poilly, les duchesses de Trévise, de Cadore, d'Estillac, la comtesse Eugène de Mercy-Argenteau, la comtesse Nycime de Camondo, madame et mademoiselle de Gévrie, la comtesse de Boisgelin, etc., etc.

La note dominante dans la toilette des femmes était une simplicité de bon goût: l'ensemble harmonieux de la robe, le style de sa coupe primant ses garnitures, ses festons et ses astragales. Nos mondaines de qualité ne se costumant plus, elles s'habillent. Les paniers Louis XV, les retroussis Marie-Antoinette, les falbalas Trianon de toute sorte sont renvoyés au musée des antiques, pour faire place à plus d'unité dans la toilette, à une grâce moins enjolivée et plus exquise. Une femme qui se présente maintenant encotillonnée comme une marquise de l'ancien régime semble avouer, par ce seul fait, qu'elle use un costume d'antan. Les robes neuves abdiquent les prétentions historiques, et il n'y a, je crois, qu'à les en féliciter.

Quant aux chapeaux, autant de têtes, pour ainsi dire, autant de formes. Ils sont tout ce qu'on veut, sauf des chapeaux; casserolles renversées et garnies de plumes, pots à tabac couronnés de fleurs, pouffs en tulle capitonnés comme si l'on devait s'assoir dessus, assiettes à soupe armées d'aigrettes sans nom.... que sais-je encore? C'est le bazar des ménages appliqué à la coiffure des femmes.

Le bon côté de ces chapeaux extravagants, c'est qu'ils deviennent vite l'apanage d'une certaine classe féminine. Sortis des magasins de ces modistes qui écussonnent magnifiquement leur enseigne, mais ne coiffent, en réalité, que des chignons de contrebande, ils renouvellent pour bien des femmes le rôle qu'imposait à la ceinture dorée de leurs trisaïeules certain édit de la vieille monarchie. Quand on parle d'une femme pour savoir qui elle est, on n'a plus guère qu'à dire aujourd'hui comment elle est coiffée: les qualités sont connues.

Les femmes distinguées — partant les seules véritablement

élégantes — se gareront avec soin de ces chapeaux enseignes et persisteront plus que jamais à se coiffer d'une façon seyante, mais simple et de bon goût, selon l'exemple que leur donnent la princesse de Metternich, — qui a quitté Paris la semaine dernière pour les bords du Rhin, — les comtesses de Pourtalès, de Moltke, de Turenne, la duchesse d'Uzès, la vicomtesse de Mirepoix, la comtesse de Rainneville et les individualités les plus marquantes du beau monde.

L. SPORT.

L'ART D'ÊTRE AIMABLE

Aimez-vous le latin, gracieuse lectrice? Non, sans doute; donc deux vers seulement, si vous le permettez, rien que pour pouvoir vous en donner la traduction.

Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare;
Hoc tantum possum dicere, non amo te.

« Je ne vous aime pas, Sabidius, et ne saurais dire pourquoi; tout ce que je puis dire, c'est que je ne vous aime pas. »

Cette épigramme de Martial a tourmenté bien des gens qui ne pouvaient comprendre comment il est possible de ne point aimer quelqu'un et de n'en point dire la cause.

Si, au lieu de s'adresser à Sabidius, l'épigramme s'adressait à la plupart des hommes de notre époque, tels que les événements sont en train de les transformer, on n'éprouverait peut-être pas beaucoup d'embarras pour donner un sens à la pensée du poète.

Vous possédez une foule de qualités éminentes, — leur dirait-on, — vous avez à votre disposition des talents, du savoir, du courage; on peut vous estimer à ces divers points de vue; mais vous aimer, c'est autre chose, et cela, parce que vous vous faites de jour en jour plus mal élevés. Vous n'avez ni de bonnes, ni de belles manières; vos allures ne sont pas seulement bourgeoises, mais parfois, c'est pénible à dire, d'une vulgarité grotesque; vous vous présentez mal, vous parlez mal ou affectez de mal parler, on ne sait; vous n'avez ni avenance, ni grâces, ni style, et vous êtes complètement insuffisants ou défectueux en ce qui touche aux traditions de l'élégance. Même dans la région du monde qui a des parchemins, presque tous s'habillent de telle façon qu'on ne saurait les distinguer des premiers venus: ce qui, par parenthèse, est un signe de dégénérescence chez un peuple.

En un mot, comme le dit le Sport, vous manquez de bienséance; vous manquez de ces façons engageantes, de ces attentions courtoises, de ces grâces, de cette souplesse de corps et d'esprit, qui sont indispensables pour plaire, bien qu'impossibles à définir. On ne saurait dire précisément si c'est ceci ou cela qui empêche qu'on vous aime, mais c'est évidemment l'ensemble de ces choses.

Ce sentiment rappelle celui que lord Chesterfield exprimait dans une de ses lettres à son fils.

« Voilà un homme, — lui disait-il, — dont le caractère et le savoir méritent l'estime et la considération, et avec lequel il m'est tellement impossible de sympathiser que je ressens une sorte d'accès de fièvre nerveuse quand je me trouve en sa présence. Sa personne, quoique exempte de difformité, est gauche, inharmonique; ses façons sont brusques, sa mise d'un laisser-aller irrévérencieux, sa contenance insoucieuse du respect d'autrui. Il est familier, libre; il discute avec véhémence, et confond de parti pris tous les rangs et toutes les conditions sociales, au point de parler du même ton, soit à ses supérieurs, soit à ses égaux ou à ses inférieurs. »

Ne croirait-on pas, à ce portrait, avoir sous les yeux l'un des gandins de notre époque, vêtu d'une vareuse, le cigare aux lèvres, et abordant cavalièrement son monde, quel qu'il soit, en disant: — *Comment que ça va?*

Lord Chesterfield ne manquait jamais l'occasion de faire comprendre à son fils l'importance qu'on doit attacher dans le monde à savoir se rendre aimable, mais il mettait encore plus d'instance à lui recommander d'apporter le plus grand soin dans sa manière de s'habiller. Pour lui, toute mise négligée était un signe de dégénération morale, d'abrutissement.

« Je vous affirme, — disait-il encore, — que l'intelligente recherche que vous mettez à votre toilette vous sera plus profitable que tout le savoir en grec et en latin que vous possédez. Ce sont les manières et la bonne élégance qui servent de belle recommandation à celui qui va dans le monde. »

Dites cela aux hommes qui ont le préjugé de la simplicité à outrance, et qui croient que porter les cheveux gras, le chapeau à large bord, le paletot sac ou la jaquette d'écurie, le pantalon écourté, c'est établir en sa faveur une présomption de valeur intellectuelle. Illusion pure! Plus un peuple, de même que l'individu, sacrifie au luxe, à la richesse, à l'ornementation vestimentale, plus son degré de civilisation est élevé. L'homme-caniche n'est bien qu'au chenil.

Laissez-les vous répondre avec pédantisme que le bon vin n'a pas besoin d'enseigne. Le bon vin dans les relations sociales, c'est précisément ce qui leur manque; c'est l'avenance et l'art de plaire se combinant avec l'instruction. L'effacement, la négligence, l'insouciance dans la toilette, dans les manières, sont la preuve d'une organisation défectueuse et rien autre, et c'est surtout lorsqu'on se trouve en compagnie de ces sortes de personnes dont les exemplaires se multiplient de plus en plus à notre époque, qu'on se prend à se rappeler les vers de Martial, et à se répéter après lui: « *Non amo te, Sabidi!*... »

Non, Sabidius, je ne vous aime pas, malgré la bonne opinion que, comme tous les gandins, gommeux et autres variétés de petits crevés, vous avez généreusement de vous-même; je ne vous aime pas, et si je ne puis dire pourquoi, ce n'est pas, croyez-le bien, faute de le sentir.

C. G.

MERVEILLES DE L'INDUSTRIE

Aucune industrie ne présente une plus intéressante histoire que celle de la verrerie. Quant à son importance, il suffit, pour s'en rendre compte de songer qu'elle se déduit du grand nombre d'applications d'une substance à laquelle nous devons tout d'abord de jouir, à l'abri du froid, de la clarté du soleil, dont les rayons lumineux viennent à la fois embellir les plus somptueuses demeures, égayer et assainir le pauvre logement du paysan et de l'ouvrier, reproduire enfin par la photographie tout ce que nous aimons.

Ajoutons que c'est en France que les principales branches de cette industrie ont fait les plus grands progrès, bien qu'elle soit née il y a plus de quatre mille ans chez les peuples de l'Orient, qui la transmettent aux Romains, de qui la tenaient les célèbres verriers vénitiens de la Renaissance, initiateurs du reste de l'Europe.

Si l'on veut savoir jusqu'à quel point l'art de la verrerie était perfectionné chez les Romains, on n'a qu'à ouvrir l'excellent ouvrage de M. Louis Figuier sur les *Merveilles de l'Industrie*¹.

¹ *Les Merveilles de l'Industrie*, par M. Louis Figuier, un beau vol. in-8, illustré de nombreuses et magnifiques gravures, Paris, 1874. Chez MM. Furne, Jouvet et C^o, éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, 45.

vant confrère quelques détails sur la céramique grecque. Les Grecs avaient pour les vases de terre cuite décorés une véritable passion, et nous possédons de nombreux témoignages de la considération et de l'estime dans lesquelles ils tenaient l'art du potier.

Les artistes les plus renommés, Phidias et Myron entre autres, consacraient leur talent à décorer les œuvres des potiers, qui, exposées publiquement dans les *Panathénées*, étaient données en prix aux vainqueurs des Jeux Olympiques. On appelait *amphores panathéniques* ces vases qui servaient de prix aux jeux et exercices publics. On conservait avec orgueil dans les familles ces témoignages de la victoire et ces tributs de l'art. Souvent les propriétaires de ces glorieux trophées ordonnaient qu'on les ensevelit avec eux. C'est pour cela qu'on découvre aujourd'hui ces beaux vases exclusivement dans les tombeaux.



Vase à double tête, du musée du Louvre.

Pour montrer sur quelle échelle extraordinaire les potiers grecs se livraient à la fabrication de ces merveilleux objets, il suffit de faire remarquer qu'il existe plus de 70 000 vases grecs dans les principaux musées actuels de l'Europe.

Les vases grecs affectaient des formes différentes, suivant l'usage auquel ils étaient destinés. Il y avait : les *amphores*, vases pour contenir l'huile, l'eau, le vin, etc.; les *hydries*, pour porter l'eau; les *cratères*, pour mélanger l'eau et le vin; les *cruches*, pour verser le vin et les autres liquides de table; les *rhytons*, les *calix*, les *ceras* (cornes) et les *phiales*, vases à boire et gobelets; les *cotyles* et les *alabastres*, vases à parfums et à onguents.

A propos des *rhytons*, vases à boire finissant en pointe recourbée et rappelant les cornes primitives qui servirent à boire le vin, M. Louis Figuier fait judicieusement observer qu'aux époques de luxe et de civilisation excessive on voit les beaux-arts suivre parfois une route désordonnée. Il faut répondre au besoin de nouveauté, au caprice du riche qui veut se singulariser en montrant des œuvres sans pareilles, il faut surtout frapper les esprits blasés en leur offrant des choses inconnues, curieusement originales. Les *rhytons* et les *vases à deux têtes* rentrent dans cette catégorie de produits céramiques anormaux nés d'un excès de production, et marquant une déviation véritable de l'art régulier et tranquille.

Le musée du Louvre possède une des séries les plus rares

qu'il soit possible de voir de ces poteries grecques anormales. On nous saura gré d'en reproduire ici deux très-curieuses, d'après les dessins du livre de M. Figuier.

Le premier de ces vases est un *rhyton*, dans lequel la partie aigüe de la corne a pris la forme d'une tête de bœuf, et la partie supérieure, en forme de vase, est enrichie d'ornements artistiquement composés.

Les vases à double tête sont nombreux dans la collection du Louvre. On y remarque notamment celui que nous reproduisons et qui représente *Alphée et Aréthuse*.

Sur un autre vase de la collection, on voit, avec Hercule et Omphale, la grande tête de Silène, plus un jeune satyre riant, ainsi que des nymphes et des figures de nègres, qui montrent toute la souplesse de talent des potiers grecs.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre M. Figuier dans son



Rhyton, du musée du Louvre.

étude historique sur l'art du potier chez les différents peuples, et notamment aux époques où florissaient les della Robbia et les Palissy. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs au livre même, dont nous ne leur avons donné qu'une si incomplète idée.

Robert HYENNE.

PAYSAGE MATINAL

Le long du Bas-Meudon, par les soleils d'avril,
La Seine est scintillante et claire. Les feuillages
Tendres et vaporeux s'accrochent aux treillages,
Et joyeux les oiseaux reprennent leur babil.

L'air est frais, et l'on sent comme un parfum subtil
De sève qui déborde. Echappés aux mouillages,
Deux canots bigarrés mêlent leurs fins sillages
Et l'eau, comme un miroir, reflète leur profil.

Dans les îlots touffus, pleins d'herbes et d'arbustes,
Les saules aux tons bleus, près des chênes robustes,
Ont l'air, tout frissonnants, d'être peints par Corot.

On ne songerait plus à la cité voisine
Si l'on ne voyait poindre, au dessus d'un îlot,
La cheminée immense et rouge de l'usine.

Gabriel MARC.

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 431).

1. Toilette en faille pervenche de deux tons. (Voir, pour le devant, la gravure coloriée n° 1151 jointe à ce numéro et décrite à la p. 326.) Derrière, volant de 25 centim. du ton le plus clair, allant en diminuant vers la taille. Petit volant plissé terminé par une riche dentelle brodée

2. Toilette en faille soufre et bleu-marine. Dans le bas de la jupe, volant en faille bleu-marine de 25 centimètres avec tête coulissée. La tunique en faille soufre forme deux doubles pointes, encadrées d'un biais de faille de 5 centimètres. Corsage bleu avec basques-pointues dou-



TOILETTES DE PLAGE

de jais blanc et surmonté d'un bouillonné. Cet ornement se répète trois fois et se termine par un pouffeu accentué. Corsage à basques formant un double pli creux derrière, garnies de dentelle perlée de jais blanc. (Voir la planche de patrons annexée au 1^{er} n° de juillet.)

blées de faille soufre. Il est ouvert en cœur avec revers tailladé en faille soufre. (Pour le dos de cette toilette, voir la planche coloriée n° 1151 décrite à la page 326; voir en outre la planche de patrons annexée au 1^{er} n° de juillet.)



J. David

A. Leroy, imp. r. des Math.

Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris

1151

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Chapeaux de *M^{me} Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4.* Plumes et Fleurs de *Perrot Petit & Comp^{te}*
 Ceinture Régente de *M^{me} De Vertus Sœur, r. Anker, 12.* Foulards de *Comptoir des Indes, B^{oulevard} Sébastopol, 129.*
 Parfums de *Pinaud & Meyer, B^{oulevard} des Italiens, 30.* Eau Gâtloise de *M^{me} V. Heloude, r. de Provence, 4.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

1. Coupe le visage en palette
noir, traité de même noir,
à l'effet de la palette; on finit
de la même. Par derrière.



CHAPEAU

1. On charge comme
à l'ord. le même par un
support en bois. — A la
fin.

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 435).

1. Chapeau *Incrovable* en paille; haute calotte, bord relevé en diadème devant, doublé de velours noir, de façon à laisser à découvert 1 cent. du bord de la paille; un feuillage en perles de jais noir orne et complète l'effet du diadème. Par derrière, le bord du chapeau s'abaisse sur les

2. Cuirasse en dentelle espagnole brodée de jais, par des passementeries à jour en perles, posées dans la longueur du buste entourant aussi les bords de la basque. Un nœud en faille à doubles coques et longs bouts flottants ferme le haut. Tablier assorti en dentelle espagnole,



CHAPEAUX (modèles de M^{me} Brunhes et Hunt). — LINGERIE (modèles du magasin « les Élégants ».)

cheveux. Une écharpe écossaise noire et blanche entoure la calotte et se fixe sur le sommet par un fouilli coquet, mêlé de coques, et fixé par un poignard en jais. — Aile noire posée en aigrette terminant le tout.

entouré de la même passementerie perlée, fixé sur la robe derrière par un large nœud de ceinture. — Ce genre de vêtement se porte beaucoup complètement brodé en perles; on peut le faire d'une seule pièce en coupant le tout de forme princesse.

3. Chapeau *Marguerite*, passe en paille de riz blanche, à bord relevé devant et draperie de faille blanche; fond mou en faille noire formant bavolet derrière, garni d'une demi-guirlande de muguet, dont les fleurs mignonnes se répandent un peu partout.

4. Nœud de ceinture en ruban broché.

5. Nœud de faille pour coiffure ou chapeau.

LE MENDIANT

(NOUVELLE. — SUITE.)

— Tu lui adressas une prière désespérée, afin d'être fixé sur ton sort; il t'interrompit pour te dire:

« Si ton enfant vivait, te sentirais-tu le courage de dompter la honteuse passion dont tu es victime, de renoncer à boire? Il ne faudrait pas que ta fille rougit d'avoir un ivrogne pour père; il vaudrait mieux qu'elle fût morte pour toi que de subir la déplorable existence à laquelle l'associerait un homme incapable de lutter contre la tentation de l'ivresse. »

Il t'imposait une épreuve de courte durée qui garantit ta guérison; tu n'eus pas le courage de la subir.

— Il se jouait de moi, il mentait pour mieux assurer le succès de ses conseils. Je ne l'ai pas cru, et j'ai continué de chercher dans la boisson la seule consolation qui me fût accordée.

— Continue donc. La consolation est douce, en effet, et digne d'un noble cœur. Quand tu parais, on dit: « C'est le vieux marin de l'*Alcide*, le veuf de la noyée; nous allons bien nous amuser, il a dans sa mémoire une foule d'histoires bien gaies qu'il va nous raconter. Il ne faut lui ménager ni le cidre ni l'hydromel, car il ne sait bien parler qu'après avoir bien bu. Rivoalan, prépare ton biniou, mon brave, tu vas nous faire danser, c'est demain jour de pardon; tu nous précéderas en exécutant des airs bretons. » Ah! la belle existence que tu mènes!

— Tais-toi, tais-toi, dit le mendiant, frémissant de colère; en t'écoutant, j'ai envie de t'étrangler. Quel besoin éprouves-tu de réveiller en moi la douleur? Ah! si tu n'étais pas mon plus ancien ami...

Il serrait les poings et présentait sur ses traits l'expression de la plus violente fureur. Pornic alla à lui et lui dit avec effusion:

— Ne m'en veux pas, mon pauvre vieux; si je ne t'aimais pas autant, crois-tu que je te parlerais ainsi?

Une sorte de détente se produisit chez le mendiant; il laissa tomber ses deux bras le long de son corps, et deux larmes coulèrent lentement sur ses joues ridées.

La brise du soir commençait à fraîchir; un froid vif se faisait sentir; la rade était déserte; aucune barque ne troublait la solitude, et l'on n'entendait que le sifflement du vent et le bruit monotone des flots qui battaient les falaises.

— Il faut te coucher, mon vieux, dit Pornic.

— Oui, il faut vous coucher, ajouta Marie en passant affectueusement son bras sous celui du mendiant.

Il rentra avec elle dans la maison, mais il ne voulut pas qu'on préparât un lit pour lui et s'obstina à passer la nuit sur la paille dans la grange, suivant son habitude. La jeune fille l'y conduisit.

— Rivoalan, lui dit-elle en le quittant, vous avez ici des amis dévoués qui font des vœux pour votre bonheur; ouvrez votre cœur à l'espérance; dormez; des songes joyeux ramèneront dans votre âme la confiance et la foi en des jours heureux, dormez.

IV

LA VILLA KERAUTEM

Le lendemain matin, le soleil dorait la rade de ses premiers feux; les mouettes et les hirondelles de mer effleuraient de leurs ailes la surface des flots; une éclatante lumière faisait ressortir la beauté des côtes, si variées avec leur multitude de caps et de golfes aux contours tantôt onduleux, tantôt découpés en arêtes aiguës. Pornic était allé visiter ses champs, Marie sortit pour le rejoindre. Le mendiant était déjà sur pied et promenait ses regards rêveurs sur le splendide panorama étendu devant lui.

Sa physionomie n'était plus celle de la veille; il n'avait plus cette expression d'amère ironie, de gaieté factice qui servait de masque à sa tristesse; toute trace d'irritation avait également disparu sur ses traits; il semblait se recueillir dans de graves méditations et suivre le cours de ses pensées.

— Marie, dit-il en voyant la jeune fille, ne t'en va pas ainsi; reste quelques instants avec moi. J'aime à entendre ta voix, j'aime à voir ton doux visage. Hier, tu m'as dit en me quittant:

« Dormez, Rivoalan; des songes joyeux ramèneront la confiance dans votre âme. »

— Tu avais raison, Marie; j'ai goûté cette nuit un sommeil tel que je ne le connaissais plus depuis longtemps. A la place des douloureux cauchemars qui m'assaillaient, c'est ton image qui m'est apparue; je me sentais remué agréablement en voyant ton regard se fixer sur moi. Tu t'approchais du pauvre mendiant et tu lui disais: « Non, Rivoalan, on ne s'est pas joué de votre douleur en vous parlant de votre fille; des jours plus heureux sont proches. » En t'écoutant, je sentais l'espoir me revenir.

Le jour est venu, et l'espérance ne s'est pas envolée; cette belle journée qui s'annonce est-elle d'accord avec toi pour consoler le vieux mendiant? Quand je voyais des jeunes filles joyeuses et folâtres, j'étais tenté de les maudire; elles me rappelaient celle que j'ai perdue. Mais toi, tu n'éveilles en moi aucune pensée de jalousie et d'amertume. Elle aurait à peu près ton âge; en te voyant, je comprends le bonheur dont je jouirais si elle m'était rendue; je me dis qu'elle te ressemblerait peut-être; je fais un beau rêve; je me figure la voir sourire comme toi à mes côtés et la tristesse s'éloigner pour toujours de moi.

Il s'arrêta et remarqua la mélancolie de Marie.

— Mais, reprit-il, égoïste que je suis, je ne m'occupe que de ma misérable personne; je ne te parle pas de toi, Marie; hier, j'ai regardé ta pâleur, tu te tenais à l'écart, il m'a semblé que tu avais pleuré. La gaieté te siedrait cependant si bien. Quel chagrin peux-tu avoir? Dis-le-moi, Marie. Le dévouement du vieux mendiant ne sera peut-être pas stérile. Ah! je devine maintenant; je me rappelle ce jeune homme qui, l'an passé, te faisait la cour. Je vous vis un jour causant ensemble sur la roche que voilà; il devait te parler un beau langage, car tu étais suspendue à ses lèvres, tu te repaisais de ses paroles. Je me dis: « Vienne la saison nouvelle, où en seront leurs amours? » L'hiver a passé dessus, et aujourd'hui tu es triste, parce qu'il a oublié ses promesses, parce qu'il adresse à une autre les serments qu'il te faisait. Elle y croit sans doute comme toi; mais Dieu veuille que son erreur ne lui coûte pas plus cher! Va, ne t'afflige pas, Marie; cet homme est un trompeur, et celles qui se laissent prendre à son éloquence doivent se préparer à souffrir. Je sais bien des choses, vois-tu; en voyageant, j'ai surpris bien des secrets qu'on croyait en sûreté. Cet homme, que tu t'es laissée aller à aimer dans un jour d'illusions, je te le dis, poursuit de mauvais projets; il m'est suspect. Avant de re-

venir ici, j'ai été à Brest; je causais avec d'anciens camarades employés à l'arsenal, lorsqu'il vint à passer.

En voilà un qui est curieux, me dit-on; il voudrait tout voir, tout examiner; il se figurait qu'on allait répondre à toutes ses questions.

Le soir, j'ai rencontré les ouvriers du port qui sortaient par la porte du Conquet; ils parlaient de matières inflammables qu'on avait trouvées récemment dans les magasins de la corderie; ils rappelaient une explosion qui avait eu lieu dans la fonderie.

J'ai examiné cet homme, et je m'en méfie. Je l'ai vu causer mystérieusement avec des gens inconnus au pays; je l'ai vu recevoir des mains du facteur une lettre, puis s'enfoncer dans les genêts pour être sûr que personne ne l'observait. Dis-moi, quand vous vous entreteniez ensemble, ne t'a-t-il pas interrogé sur les habitudes de l'amiral, sur l'intérieur de sa maison?

Tu ne réponds pas et tu rougis; ton silence me suffit; bénis le ciel, Marie, de t'être arrêtée au début de l'aventure; ne porte pas envie à celle qui t'a supplantée, elle expiera cruellement les satisfactions de son orgueil.

— Celle qui m'a supplantée, que voulez-vous dire?

— Crois-tu que j'aie des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre? Le mendiant sait observer, Marie; il lui arrive souvent de faire dans les chemins creux et dans les sentiers tracés au milieu des champs des rencontres qu'il n'oublie pas. Il n'est pas besoin que je te la nomme, tu la connaîtras assez tôt; tu seras vengée, et nul ne la plaindra, car elle aura mérité son malheur.

Marie, dont le visage s'était couvert d'une vive rougeur, voulut interroger le mendiant; il refusa de satisfaire sa curiosité.

— Qui vivra verra, dit-il mystérieusement.

Le soleil s'était élevé à l'horizon et répandait une ardente chaleur, à peine tempérée par la brise de mer. Ces rayons scintillaient sur le miroir mobile de la rade et faisaient briller à l'horizon les vitres des maisons de Brest. Les lézards se glissaient au milieu des rochers, et la cigale faisait entendre son cri strident.

— Il faut que je te quitte, Marie, dit le mendiant.

— Vous partez pour longtemps?

— Non, il se passera peu de jours sans doute avant que tu me revoies.

— Vous ne partirez pas sans manger un morceau.

Elle le fit entrer; mais quand elle lui présenta le cruchon de cidre, il le repoussa et se contenta d'arroser d'un verre d'eau son repas frugal.

— Les paroles de ton père ont été rudes, dit-il en se levant pour partir, mais ce sont celles d'un vieil ami, je ne lui en veux pas. Toi, tu as peu parlé, mais ton langage a été plus persuasif; adieu, Marie, ou plutôt à bientôt.

Il s'enfonça dans les sentiers sinueux qui serpentent le long des hauteurs dont le faite forme l'arête de la presqu'île; il disparut au milieu des genêts et des chemins profondément encaissés, et se dirigea vers la villa Kerautem, qui, s'élevant sur un point culminant, dominait la rade de Brest au nord et la baie de Douarnenez au sud.

Le contre-amiral Kerautem était connu dans la marine par ses travaux scientifiques. L'Académie des sciences avait couronné de lui un mémoire très-remarquable sur les phares, et l'on avait récemment beaucoup parlé de perfectionnements proposés par lui dans le système des canots de sauvetage, qui, pendant les tempêtes, ne peuvent, avec le mode actuel, rendre que peu de services.

Entré depuis quelque temps dans le cadre de réserve, il était attaché au port de Brest, où il poursuivait le cours de ses expériences et de ses découvertes. Sans négliger les autres

points relatifs à la marine, il s'était attaché particulièrement à l'étude des torpilles, et l'on disait qu'il avait obtenu des résultats qui devaient complètement transformer l'emploi de ces terribles engins de guerre; mais on en était réduit aux hypothèses, car l'amiral entourait ses travaux du plus profond mystère.

Il passait une partie de l'année dans sa villa, où il poursuivait avec une ardeur infatigable ses études favorites. La maison qu'il habitait était plutôt confortable que luxueuse; de hautes murailles entouraient le jardin et abritaient les arbres contre les vents du nord et de l'ouest, qui, jusqu'à une assez grande distance du rivage, gênent le libre développement de la végétation.

Rivoalan pénétra dans l'habitation en homme qui ne s'y trouvait pas étranger et entra dans la première pièce du rez-de-chaussée. Yvonne, ainsi que nous l'avons vu, allait en journée, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Elle était assise auprès de la fenêtre, occupée de travaux de couture. En apercevant le mendiant, elle dirigea sur lui des regards qui trahissaient le dédain, presque le dégoût.

— Vous pouvez vous dispenser d'attendre, lui dit-elle, ce n'est pas le jour consacré aux aumônes.

— J'attendrai cependant, ma belle enfant; il faut que je voie l'amiral.

Il s'assit sur une chaise et fixa sur la jeune ouvrière des regards sous lesquels elle se sentit embarrassée.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? lui dit-elle.

— Pour bien vous reconnaître, si je vous rencontrais encore au bord de la lande.

— Qu'entendez-vous par là?

— Qu'à l'avenir, il faudra mieux vous cacher quand vous serez en tête-à-tête avec un amoureux.

— A l'avenir, je me tiendrai soigneusement en garde contre les espions.

— Les espions dont vous parlez ne sont pas ceux que vous avez le plus à redouter.

— Il y en a donc d'autres?

— Oui; mais si je les démasquais, votre cœur aveuglé refuserait de me croire.

— Depuis quand les ivrognes ont-ils le droit de faire de la morale?

— Depuis que les jeunes filles supplantent perfidement leurs amies et leur enlèvent celui qu'elles aiment.

Yvonne devint pourpre de colère.

— Qui vous autorise à parler pour Marie? Est-ce elle qui vous envoie? Eh bien! dites-lui ceci, quand vous la verrez: Elle m'a toujours traitée en sœur, et je n'ai jamais trouvé son amitié en défaut, cela est vrai. Mais il ne dépendait pas d'elle de m'épargner les souffrances qui résultaient de la comparaison qu'on faisait de nous. On la vantait toujours, et je sentais combien, dans l'opinion du pays, j'étais peu de chose à côté d'elle. J'essayais d'étouffer la jalousie qui grondait en moi, je ne pouvais y réussir. Puis, elle avait toutes les joies de la famille, et moi, je n'ai jamais connu les caresses d'une mère, jamais un père ne m'a souri. Les titres de nièce et de cousine étaient un faible dédommagement de la situation humiliante qui m'était faite dans la maison où mon oncle voulait bien me donner une place.

Vous ne comprenez sans doute pas, vous qui vivez de la charité publique, qu'on se résigne mal à manger le pain d'une demeure qui n'est pas la sienne. Aussi je me plaisais à m'éloigner de celle à laquelle mon mauvais sort m'avait condamnée, pour vivre ailleurs du produit de mon travail. J'aspirais à la liberté. L'occasion de prouver que l'humble ouvrière pouvait, elle aussi, inspirer un attachement sérieux s'est présentée: pourquoi ne l'aurais-je pas saisie? Ne croyez pas que j'aie eu

besoin de grands efforts pour effacer de son cœur l'affection de ma cousine. Marie, avec sa douceur inaltérable, ses vertus modestes, n'était pas faite pour lui. Il a cru trouver en moi une compagne que n'effrayeront ni les voyages, ni les périls, qui saura partager ses luttes et l'aider à atteindre les hautes destinées auxquelles il est peut-être appelé. Pourquoi me serais-je refusée à l'honneur qu'il veut me faire en m'épousant? Rien ne me rattache au pays, et, quand il le faudra, je le quitterai sans regret avec celui que j'aime.

— L'orgueil est un mauvais conseiller; où avez-vous pris ces ambitieuses visées?

— Et vous, où avez-vous pris le droit de donner des conseils qu'on ne vous demande pas?

— J'aurais dû prévoir que ma voix ne serait pas écoutée et ne provoquerait chez vous que colère et raillerie; continuez donc de suivre la route où votre cœur ingrat vous a fait entrer, vous y trouverez le châtement, et personne ne s'intéressera à vos mécomptes.

Le mendiant parlait d'un ton grave qui laissait percer la tristesse et en même temps la menace. De son côté, la jeune fille trahissait par ses regards enflammés, par la rougeur de son visage, les sentiments orageux qui fermentaient en elle. Elle allait répondre avec violence sans doute, mais elle s'arrêta en apercevant l'amiral, qui était entré sans être entendu et examinait les deux interlocuteurs.

L. COLLAS.

(La fin au prochain numéro.)

ORIGINE DES OMNIBUS

On a beaucoup remarqué, aux courses des derniers dimanches, la quantité et la variété des véhicules qui se pressaient tant sur le champ qu'à ses alentours. Tous les spécimens possibles de la carrosserie, depuis la calèche à huit ressorts jusqu'à la tapisserie, depuis le fiacre vulgaire jusqu'au phaéton aristocratique avaient été mis en réquisition.

Devant cet amas de voitures à la portée de tous les goûts et de toutes les bourses, comme on se sentait loin du temps où Henri IV écrivait à Sully : « Je ne peux pas aller vous voir, la reine m'a pris mon carrosse, » et de l'époque où Gilles Le-maitre, premier président du Parlement de Paris, allait à sa maison des champs sur une mule, devant une charrette couverte où sa femme et ses enfants étaient assis sur de la paille fraîche dont la redevance était garantie par le bail de ses fermiers!

Et cependant il ne faudrait pas croire que notre époque ait eu seule le mérite de démocratiser les voitures et les moyens de transport. Ainsi, l'origine des omnibus, qu'on croit généralement dater de la Restauration, remonte infiniment plus haut.

C'est sous Louis XIII que, pour faciliter la communication entre les points les plus éloignés de la capitale, on eut l'idée de mettre en circulation une vaste voiture à six chevaux, dont chaque place coûtait cinq sous.

Les Parisiens — le peuple le plus spirituel de la terre, nous le voulons bien, mais à coup sûr le plus rebelle à toute innovation — sifflèrent ces coches qu'avait dédaignés la noblesse et que la bourgeoisie, à son imitation, s'était crue obligée de mépriser. Plus tard, les omnibus essayèrent de se remonter sous la Régence et sous Louis XVI, mais leur destinée ne fut pas plus heureuse.

Ce ne fut que sous la Restauration — et, cette fois, grâce au patronage des plus brillantes individualités de la cour, qui ne dédaignèrent pas de s'y montrer, à l'exemple de la duchesse

de Berry, — que les omnibus furent sérieusement adoptés par le public. De là l'erreur qui attribue à notre temps l'invention du véhicule populaire par excellence.

B. S.

AU TEMPS

DES

CAILLES VERTES

UNE VEILLÉE DANS LES LANDES

Ce que nous allons raconter se passait au printemps de l'année 1832. C'était à une heure avancée de la nuit. Deux personnes veillaient dans une vaste chambre du château de Kerrouant, situé sur les bords de l'Océan, entre la Loire qui s'y perd et la Vendée, qui se perdait alors aussi dans une ère nouvelle.

Cet appartement, dans lequel veillaient ces deux personnes, sans doute en attendant quelqu'un, n'offrait rien du confortable qui se voit dans les maisons modernes, surtout dans celles des environs de Paris, où le luxe laisse trop loin derrière lui la fortune qui doit y satisfaire.

Des volets mal joints, des fenêtres mal fermées, voilà pour le dehors.

Dans l'intérieur, une cheminée d'ardoise, si peu entaillée qu'elle semblait être un simulacre de cheminée plaqué contre le mur. Dans l'âtre, des tisons séparés s'envoyant tristement leurs dernières étincelles. Sur la tablette de la cheminée, une glace, longue et étroite, dont le poli douteux dissimulait mal les intermittences de l'étamage.

Cette glace reflétait froidement des portraits de famille. Quelques-uns de ces portraits dataient du grand règne : de sévères magistrats qui avaient siégé au parlement de Rennes, de coquettes baronnes, au fin corsage indiscret, fort peu voilé par les longues et soyeuses boucles auxquelles l'immortelle marquise a donné son nom, quelques guerriers en costume de guerre; tous ces personnages avaient vu les splendides fêtes du duc de Chaulnes. C'était Mignard, Rigault et Largillière qui avaient conservé leur ressemblance à leurs descendants. Sur l'antique tapisserie, après laquelle ils étaient accrochés par de larges patères, on finissait par deviner les aventures de Léandre et d'Héro.

Quelques bahuts en châtaignier, et des meubles de Boule, assez bien conservés, étaient mêlés à des meubles plus modernes qui, en Bretagne, produisaient bien plus d'effet que les premiers, parce qu'ils étaient en acajou agrémenté de bronze doré.

Dans un coin de l'appartement, sous un grand métier à tapisserie dont le canevas jauni étalait des pivoines inachevées, était couché un magnifique épagneul noir; sa tête soyeuse était tournée du côté de la cheminée, et ses yeux jaunes, intelligents et bons, regardaient incessamment les deux personnes dont nous avons parlé.

C'était une jeune femme et une petite fille de cinq ans à peu près, blonde et rose : un petit chérubin; ses yeux bleus, déjà appesantis par l'heure avancée, restaient opiniâtrement fixés sur les yeux de sa mère; la petite Jeanne était plutôt couchée qu'assise sur les genoux de sa mère.

La jeune femme paraissait avoir vingt ans de plus que sa fille. Son visage était doux d'expression, régulier de traits, mais son air disait l'ennui et la tristesse. La distinction de sa personne se trahissait dans sa pose comme dans ses moindres mouvements. Sa mise était plus négligée que simple.

Avec une robe de bal et une physionomie animée, ou gaie, cette jeune femme pouvait être remarquablement belle. Mais en la voyant comme elle était au moment où nous la présentons au lecteur, cette beauté n'était que supportable, car on l'apercevait à peine, dans le manque d'ordonnance de la toilette et l'absence d'animation que donne au visage le rayonnement intérieur.

Pour un observateur plus fin que celui qui écrit ces lignes, madame Louise de Kerrouant pouvait bien être une plante exotique implantée dans cette contrée où les plantes exotiques, lorsqu'elles sont délicates, sont souvent heurtées, rarement comprises et jamais appréciées.

Et pourtant, dans les landes, Dieu donne la même part de soleil à la violette et à l'ajonc !

Madame de Kerrouant contemplait sa fille, dont la somnolence semblait marcher d'accord avec la grande aiguille de la pendule de Boule accrochée à la vieille tapisserie. Par moments, la jeune mère prêtait l'oreille, avec une certaine inquiétude, du côté des fenêtres.

A quoi pensait-elle en contemplant sa fille ?

Qu'avait-elle donc à redouter, qu'elle paraissait inquiète en écoutant au dehors ?

En contemplant son enfant, elle pensait au père de son enfant, et elle écoutait au dehors pour chercher un bruit de voiture parmi les bruits de l'ouragan déchainé.

Pour son mari redoutait-elle seulement l'orage ?

A cette crainte une autre crainte venait de se mêler, celle de se trouver si seule, par une nuit semblable, dans cette grande demeure éloignée de tout secours. Seule, oui, car, à part son enfant, il n'y avait avec elle dans le château que deux servantes bretonnes, couchées depuis longtemps et dormant, comme dorment les Bretonnes, — d'un sommeil de marmotte.

Peut-être pensait-elle aussi aux pauvres marins qui étaient sur l'Océan.

Car l'Océan devait être affreux !

Les vagues battaient furieusement les hautes falaises sur lesquelles le château est bâti. Les flots sifflaient d'une manière formidable, soulevés, confondus, brisés, engoutissants. De longs éclairs sillonnaient leurs montagnes et descendaient dans leurs abîmes, chassés par un sourd tonnerre qui s'engouffrait dans de sinistres mugissements.

Pauvres femmes de marins, toujours aux trois quarts veuves !...

Pauvres enfants de pêcheurs à moitié orphelins !

La pluie tombait par torrents. Chassés par le vent de mer, de gros nuages noirs couraient si près du sol, qu'on eût dit des légions de brouillards en deuil dans lesquels se perdaient les girouettes du château.

— Et Henri qui n'arrive pas, pensait la jeune femme. A cette heure, et par un temps pareil, il ne peut chasser la caille verte ! Parti depuis huit jours, il me laisse sans nouvelles ! Cette chasse était un prétexte. Où est-il ? Que peut-il faire à pareille heure ? Où va-t-il ainsi, depuis quelques semaines ?... Si je l'interroge, il me répond qu'il va chasser. Il part bien emportant un fusil, mais ses chiens restent ici. S'il ne prend point part à une insurrection folle, il me trompe !... J'aimerais mieux l'insurrection !....

L'insurrection peut amener chez nous de terribles représailles, je le sais. Les visites domiciliaires se multiplient dans nos environs ; on peut venir, ne point le rencontrer ici, le suspecter alors, attendre son retour et l'arrêter ; je le sais encore.

Mais s'il me trompait ?....

Oh ! Henri ! Henri ! Mon Dieu ! éloignez de moi ces craintes, ce soupçon ! Marie, mère du Sauveur, protégez-le !...

— Que dis-tu, mère ? demanda la petite qui s'était à demi éveillée.

— Je prie, ma Jeanne, lui répondit-elle en sursaut.

— Pour qui pries-tu ?

— Pour ton père.

— Oh ! dit l'enfant, qui s'éveilla tout à fait, fais-moi aussi prier pour lui !

La mère la regarda à travers deux grosses larmes qui s'échappèrent bientôt, chassées par d'autres qui roulèrent sur ses joues.

— Tu pleures ?

— Non ; dors, ma Jeanne.

— Je vois bien que tu pleures.

— Dors, mon enfant.

Tout à coup la jeune femme tressaillit.

— Qu'as-tu donc, mère ? dit encore la petite fille.

— Rien.

— Léal aussi a cru que tu avais quelque chose ; vois comme il te regarde.

Léal, c'était le bel épagneul noir qui avait relevé la tête et regardait sa maîtresse.

La jeune femme tressaillit de nouveau. Le chien fit un bond, flaira avec bruit sous les portes, et tourna ensuite son œil, devenu fier, du côté de la mer où donnait la grille du château, cherchant à éventer à travers les fenêtres closes.

— Mère, j'ai peur ! murmura la petite fille.

— Oh ! Seigneur ! se dit la mère effrayée à cette révélation qu'elle-même s'était faite, seule ici à cette heure, sans secours, si des secours étaient nécessaires ! Seule, femme d'un légitimiste absent, quand on dégrade les monuments de Quiberon et de Savenay, quand on mutila la statue de Cathelineau, quand on insulte à la colonne de Stofflet !

Oh ! Henri ! Henri ! nous exposer ainsi et l'exposer toi-même : car, si les chouans tuent les gendarmes au coin des bois, les gendarmes tuent aussi des chouans qu'ils pourraient prendre.

Oh ! lutte fratricide !

Mon Dieu ! protégez-le ! protégez-le !... Mais d'ailleurs Henri ne conspire pas....

Oui, mais s'il ne conspire pas ?....

Elle n'osa point penser plus avant, et elle se répondit :

— Henri est à la chasse ; le mauvais temps l'a retenu au pays nantais ; il ne m'a point menti. Les cailles y sont arrivées en abondance. Il aura chassé hier et puis l'orage l'aura retenu, mais il arrivera demain certainement.

Un bruit plus distinct que celui qu'elle avait déjà cru entendre la fit presser convulsivement son enfant contre son sein ; elle sonna ; l'enfant eut peur.

Le chien gronda sourdement, grattant avec colère le plancher de la chambre. Bientôt il se jeta avec fureur du côté de la cour, là où madame de Kerrouant envoyait son attention.

On entendait alors clairement grincer une scie dans du fer.

— Seigneur ! Seigneur ! murmura la pauvre mère, plus de doute possible, ce sont les gendarmes ou les chouans qui ont franchi la grille de la cour ; ils scient les barreaux de la cuisine.

Elle écouta encore.

— Que faire ? que devenir ? continua-t-elle en elle-même : si ce sont les chouans, ils nous attireront les soldats ; si ce sont les soldats, ils nous attireront les chouans. Oh ! Henri ! Henri !

— Mère, s'écria l'enfant en arrachant tout à coup sa tête du sein de sa mère, c'est papa !

Ce simple mot de père est si solennellement protecteur que pour un instant il refoula la terreur ; l'enfant sourit, la mère respira.

Mais le chien s'élançait violemment après la porte.

— Hélas ! hélas ! soupira madame de Kerrouant, ce n'est pas lui : son chien l'eût déjà reconnu.

Elle regarda autour d'elle avec égarement.

— Où la cacher?... où la mettre pour que l'on n'entende pas ses cris? pensa-t-elle. Que viennent-ils faire? que feront-ils?

A ces questions qu'elle s'adressa, elle sentit son cœur serré entre la peur et l'épouvante; pressant sa fille contre elle, se levant avec véhémence, elle se pendit au cordon de la sonnette; ce cordon lui vint à la main, tandis que Léal, par ses jappements, faisait vibrer les vitres.

Le grincement de la scie avait cessé, un bruit de vitres brisées courut sur les dalles; une longue bouffée de vent, attirée sans doute par une fenêtre ouverte, s'engouffra, en gémissant, dans le corridor, et arriva à madame de Kerrouant, chargée de voix continues qui sifflaient dans la nuit.

La jeune femme haletait; son enfant sur sa poitrine, ses mains étendues dans la direction des corridors, les yeux levés au ciel, elle sentait ses forces l'abandonner.

Le chien ne jappa plus; il grondait sourdement et s'était couché en travers de la porte.

JEAN-JACQUES.

(La fin au prochain numéro.)

GRANDE PRIME

DU "MONITEUR DE LA MODE"

Nous rappelons à nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie}, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Poullien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie} à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

AD. GOUBAUD ET FILS.

REVUE DES MAGASINS

Nous nous flattons d'avoir activement contribué par nos conseils au grand succès actuel des tissus de foulard: costumes négligés, robes habillées, écharpes pour confections, ceintures et chapeaux, se font en foulard cette saison. Qu'il soit uni, croisé, à dessins, rayures ou carreaux, le foulard règne souverainement; il est à la mode, et toute élégante croirait déroger si elle ne portait une ou plusieurs toilettes de ce genre. C'est au *Comptoir des Indes* que nous recommandons à nos lectrices de s'adresser; elles trouveront dans cette maison un choix incomparable de tissus indiens de toutes sortes, des foulards unis en nuances nouvelles, soit lisses, soit croisés; des rayures ou carreaux écossais en foulard surah, au goût du jour, pour tuniques, écharpes ou ceintures,

sans compter des pois de diverses grandeurs et des dessins variés à l'infini. Il n'est pas un dessin, un pois, une rayure qui ne puissent être assorties avec la nuance unie correspondante; on arrive ainsi à composer des toilettes d'une élégance harmonieuse du plus haut goût.

On trouve aussi au *Comptoir des Indes* des écharpes de crêpe de Chine frangées qui ne coûtent que 28 francs, et qui nous paraissent être le complément indispensable de certaines toilettes de foulard. Le *Comptoir des Indes* se charge aussi de joindre à chaque robe la garniture qui lui convient le mieux, soit en franges de soie ou bien en guipures de laine. Inutile d'insister sur la grande variété de foulards pour chapeaux que l'on trouve dans cette maison de premier ordre.

Le *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129) envoie robes et écharpes franco; mais lorsqu'on désire une seule écharpe, elle n'est expédiée qu'en échange d'un mandat sur la poste joint à la commande. Quant à la collection d'échantillons, elle est envoyée franco retour compris.

— Sont-ils assez coquets, assez séduisants, les chapeaux d'été de mesdames BRUNHES et HUNT! Comment ne pas être adorables avec le chapeau *Chloé*, qui se pose un peu en arrière et laisse apparaître une auréole de fleurs qui donne à la beauté un charme de plus? Et la toque *Jockey*: quelle crânerie charmante, et comme elle constitue bien le chapeau de voyage le plus agréable à porter! Très-peu de garnitures à cette toque: un foulard simplement noué et une aile naturelle de côté suffisent pour lui donner beaucoup de genre et de distinction, et l'on sait que sous ce rapport mesdames Brunhes et Hunt font des merveilles de goût.

Le grand chapeau de *Bergère*, couvert de fleurs ou de fruits, est inappréciable à la campagne: lui seul peut garantir sérieusement des atteintes du soleil; c'est le chapeau de la grande dame par excellence; il ne manque ni de poésie ni d'élégance, lorsqu'il est orné par mesdames Brunhes et Hunt.

Pour les toilettes habillées, le chapeau *Longueville* à très-grand air, mais le chapeau *Watteau* possède plus de coquetterie mutine et piquante.

Tous ces modèles divers se trouvent dans le coquet entre-sol de mesdames Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

— Il est de bon ton d'adopter les parfums de la *Corbeille fleurie*; aussi tous les nouveaux produits de la maison PINAUD-MEYER obtiennent-ils le plus grand succès auprès des gens du monde. Pas un gentleman, pas une femme élégante qui n'ait son mouchoir imprégné d'essence d'opoponax et qui n'emploie chaque jour, pour sa toilette, l'eau de toilette à l'opoponax, du savon au même parfum, ou bien au suc de laitue et au lait d'Hébé.

Le lait d'Hébé constitue, en outre, une lotion exquise pour le teint, qu'il embellit et idéalise.

Ces nouveaux produits ne sauraient nuire cependant à la série de produits aux violettes de Parme, dont la maison Pinaud-Meyer s'est fait une spécialité. Pour les femmes nerveuses et délicates qui ne peuvent supporter qu'un seul et unique parfum doux et suave, cette série complète de produits est inappréciable.

La *Corbeille fleurie* ne se contente pas seulement d'embaumer et d'embellir la beauté, elle possède encore (boulevard des Italiens, 30) un grand choix de ces mille objets fantaisistes qui complètent si bien l'élégance féminine, et nous paraissent indispensables aux soins intimes de la toilette des femmes.

SPÉCIALITÉS

Nous ne connaissons pas de procédé de teinture qui soit supérieur à l'*Eau gauloise*. Cette eau parfaite, qui n'a aucun des inconvénients des autres produits de ce genre, puisqu'elle ne saurait occasionner le moindre mal de tête, possède encore l'avantage d'être agréablement parfumée. Tout en ramenant cheveux et barbe à leur teinte primitive, elle fortifie le cuir chevelu et préserve ainsi de la calvitie. Cette composition est donc essentiellement hygiénique et peut être considérée comme un des plus sûrs préservatifs de la vieillesse.

L'*Eau gauloise* doit être employée chaque jour assidûment. Son effet ne se fait pas attendre longtemps; il est même plus rapide que celui des autres compositions de ce genre.

Grâce à ce cosmétique puissant, hommes et femmes sont sûrs de conserver le plus tard possible leur jeunesse et leur beauté.

C'est rue de Provence, 4, que l'on trouve l'*Eau gauloise* merveilleuse dont nous venons de vanter les qualités.

L. ROUVENAT *, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.